

Le français québécois

APPRUS



Conférence prononcée devant
les membres de l'APPRUS

Pierre Martel
Le 17 mai 2017

Le français québécois

- 1- Le jugement des Québécois sur leur langue
- 2- Le travail du linguiste et du sociolinguiste
- 3- Ce que parlaient nos ancêtres; l'unification linguistique de la NF
- 4- De 1760 à 1960 : très faible scolarité des CF, l'anglicisation, le peuple et l'élite CF
- 5- Les Québécois : les nègres d'Amérique
- 6- La Révolution tranquille
- 7- Le français québécois standard (FQS)
- 8 – USITO

Le français québécois

Quelle est votre perception du FQ?

Voici l'opinion des Québécois et des Québécoises :

- Enquête : on a relevé pendant 33 ans les opinions des Québécois sur la langue dans le Journal *La Presse* : **1071 articles** (fin XXe s.)
- Bon nombre d'ouvrages langagiers (*Introduction, Préface, etc.*)
- Plus 2 enquêtes auprès d'informateurs québécois (1970-1993).

Le français québécois

Depuis des décennies et des décennies, les Québécois et les Québécoises sont très critiques vis-à-vis leur langue : **environ 90% des jugements sur la langue sont négatifs, voire très négatifs.**

Quelques extraits de *La Presse* :

«Il faut bien l'admettre, notre peuple québécois, souvent fort préoccupé de défendre sa langue contre le péril anglophone, n'a pas le souci de **la qualité de sa langue**. Plus que cela : il est souvent peu à l'aise dans un français simplement juste, bien dit, bien construit. On est tellement habitué à se laisser aller dans un langage mou, imprécis, pauvre, qu'on se moque encore de ceux qui parlent correctement. » Le 15 décembre 1986, Jean-Guy Dubuc, p. A12.

Le français québécois

« Nous ne parlons pas bien... et nous le savons. [...] Quoique [sic] vous puissiez croire, nous connaissons parfaitement nos déficiences linguistiques. Notre français est truffé **d'anglicismes**, non seulement dans les termes, mais, ce qui est plus grave, dans la forme.» Le 29 mars 1968, Jeanne, p. 4.

« Notre français parlé, c'est, sauf exception, une souffrance pour toute oreille exercée à la correction, à l'harmonie. C'est le plus souvent, une **langue pauvre**, dégradée par un nombre considérable de déformations [...]. » Le 25 janvier 1968, T.B., p. 4.

« [...] la Ligue nationale d'improvisation, où les participants ne sont souvent à l'aise que quand ils parlent avec des fautes énormes et un accent de **bouche molle**. Voilà comment on parle sur les ondes. » Le 10 juin 1984, Jean-Guy Dubuc, p. 8.

Le français québécois

« Mais, comment voulez-vous écrire des affiches si la majorité des Québécois ne maîtrise même plus **l'orthographe** de sa langue maternelle, le français!?? »
Le 11 janvier 1985, Arthur B. Cailey, p. A7.

« Mais hélas, pour quelques perles valables, que de scories, et quelle **dégradation** du langage! [...] Les Québécois en général, et les Montréalais en particulier, sont en voie de perdre l'esprit de la langue française, de sa grammaire et de sa sémantique. » Le 7 mai 1971, Jean Pellerin, p. A4.

« Or, chez nous, la langue n'est pas importante : on la **massacre** et la maltraite de toutes les façons sans que personne ne daigne crier gare, au contraire. » Le 8 août 1986, Jean-Guy Dubuc, p. B2.

Le français québécois

« Avant de se battre pour une langue de travail, il faudrait commencer par savoir de quelle langue on parle : le français ou le **créole** québécois? Se battre pour le créole, ce n'est vraiment pas la peine. » Le 7 mai 1971, Jean Pellerin, p. A4.

« Notre langue sera réduite (ne l'est-elle pas déjà au Québec?) au statut de **patois** sans structure aucune, sans règle ni syntaxe, ni grammaire, et encore moins de conjugaison. » Le 17 jun 1986, Marie-Catherine Poirier, p. B3

Toute la société québécoise est visée :

« Quand on entend des **hommes d'affaires**, des **médecins**, des **notaires**, des **avocats**, des **ingénieurs** et même des **prêtres** et des **universitaires** s'exprimer comme des charretiers, eh bien, que voulez-vous, on ne peut pas donner tort aux charretiers. » Le 5 mai 1960, Candidus, p. 4.

« Non seulement nos « **élites** » ont-elles du mal à s'exprimer convenablement, mais elles ont fortement encouragé le mauvais langage. » Le 8 août 1986, Jean-Guy Dubuc, p. B2.

Le français québécois

« L'Association des **médecins de langue française du Canada** s'inquiète de la qualité du français parlé et écrit dans les milieux francophones canadiens où l'on exerce la médecine. » Le 19 décembre 1972, p. A2.

« Que dire du **charabia de nos textes législatifs**? Ils sont truffés d'anglicismes. [...] Nombreux sont ceux qui utilisent des mots français dans une acception anglaise. » Le 11 juin 1974, Claire Dutrisac, p. A4.

« La **Société Radio-Canada** elle-même se fait complice de cette situation en diffusant des "commerciaux" dans une langue de plus en plus bâtarde. C'est une insulte au peuple canadien-français! » Le 16 septembre 1972, Mme Lucette Bazinet, p. A4.

Le français québécois

« Mais lorsque j'entends des **professeurs** enseigner à leurs élèves un français comme "peinturer", au "bout", "pantoute", "moman", "popa", etc., je crois qu'il y a de quoi élever la voix!... » Le 29 avril 1968, Robert Roux, p. 4.

« Apprendre à bien dire, non pour faire joli, mais pour voir juste et penser clair : mission impossible lorsque **l'enseignement** systématique de la langue est remplacé par l'entérinement scolaire du sabir maternel. Un remplacement qui fait du Québec la risée de la francophonie, un pays où les écoliers "s'assissent", "joussent" et se lèvent "debout kankils", sans que leurs professeurs s'en émeuvent le moins du monde et cherchent à corriger pareils écarts. » Le 31 décembre 1992, Luis Carlos Fernandez, p. B2.

« **L'étudiant** qui, de son côté, peut écrire ses travaux dans une langue déformée et qui obtient pourtant des notes élevées se convainc que le français n'a pas d'importance ni d'influence sur sa vie. » Le 5 février 1981, Jean-Guy Dubuc, p. A6.

Le français québécois

« **Les étudiants d'université** inscrits au baccalauréat éprouvent toujours de la difficulté à accorder en genre et en nombre des noms et des adjectifs, à mettre le verbe au mode et au temps demandés et à employer le participe passé. » Le 18 mai 1989, Johanne Lenneville, p. A22.

En somme,

Selon ce qui est diffusé par *La Presse*, globalement, le français du Québec est dans un état pitoyable. Les qualificatifs employés sont démesurés. On parle de la « dégradation », de la « gangrène », de la « dégénérescence », du « massacre de notre langue », de la « déchéance », de la « décadence », du « pourrissement » de la langue ...»

On dit aussi que le FQ est « un immonde sabir », du « jargon », une « vulgate régionaliste », de « qualité de borgne»; nous sommes dans un « ghetto linguistique »; la langue est une « tartuferie qui consacre notre bâtardise », une « langue morte » etc.,

Le français québécois

Ces opinions sont-elles justifiées? Exagérées? Biaisées?

Est-ce bien là la réalité langagière des Québécois et des Québécoises?

Peut-on apporter un éclairage plus objectif, plus neutre, ou du moins plus nuancé?

C'est un peu le défi que je vais tenter de relever avec vous ce matin.

Je dois vous dire au départ que je me trouve dans une situation difficile : si je traitais de molécules, de plasma, de chimie, ce serait tellement plus facile que de parler de la langue.

Vous parlez le français, vous l'écrivez, vous le maîtrisez, vous le connaissez aussi bien que moi, peut-être mieux même!

Qui plus est, vous avez déjà formé votre opinion sur la langue. Vous portez des jugements sur la langue, sur les mots, sur la langue des autres.

Le français québécois

La première tâche du linguiste est de regarder les phénomènes linguistiques avec un regard scientifique, un regard neutre. Son objectif consiste à comprendre le fonctionnement de la langue sans porter de jugement sur l'objet d'analyse. C'est le travail de la **linguistique**.

Exemple: on entend « ils sontaient malades....» pourquoi sontaient et non étaient?

Ils marchaient ...il marchaient; ils chantent...ils chantaient; ils dansent...ils dansaient; donc, ils sont ..ils « sontaient ».

Prenons un autre exemple :

Le français québécois a-t-il emprunté la tournure de phrase « la fille que je sors avec » « le patron que je travaille pour » à la langue anglaise?

Le français québécois

Nenni!

Le grammairien Henri Bauche, dans sa grammaire *Le langage populaire; Grammaire, syntaxe...* (Paris, Payot, 1951, 231 p.), écrit ceci :

« La préposition, qui en français, se place avant le complément qu'elle détermine, est souvent en langage populaire et en français familier, placée à la fin de la phrase avec ou sans complément, un peu à la façon de particule séparable allemande. EX.

Je lui ai couru après;

Il a couché avec;

Il lui a rentré dedans;

Tu n'as pas travaillé pour

(p. 128)

Le français québécois

« En ancien français **que** assume la fonction d'un corrélatif minimum à valeur universelle et ce n'est qu'ultérieurement au cours de son développement que la langue (**savante et littéraire**) a recréé un système de conjonctions spécifiques qui lui permet d'explicitier la nature de la relation (causale, concessive, etc.).

Or **que** continue bien à jouer dans la langue populaire ce rôle de conjonction minimum....

Approchez que je vous cause (pour que)

Voilà bien longtemps qu'il est venu (depuis que)

Elle est bête que c'est à ne pas y croire.

L'auteur ajoute : « D'autre part cet emploi généralisé de **que** et son rôle dans la formation de la plupart des conjonctions composées (ainsi que, lorsque, malgré que, parce que, etc.) entraîne la contamination des rares conjonctions simples :

Je le ferai quand que j'aurai le temps

Juste comme qu'il passait devant sa porte.

Quand même qu'il se serait égaré

Combien qu'il gagne?

C'est comme qui dirait.

Le français québécois

Enfin le même auteur ajoute :

« En fait il n'y a plus de différence formelle entre préposition et adverbe, la statut du signe n'étant plus indiqué par sa place dans la chaîne parlée. C'est pourquoi, de même que l'adverbe fonctionne comme préposition, on peut utiliser les prépositions comme adverbes . D'où les phrases :

C'est étudié pour.

Je suis venu avec.

Avant il faut que je me lave.

Prends ton chapeau, je ne veux pas que tu sortes sans.

C'est selon... c'est tout comme.

Ce tour est fréquent avec le décumul du relatif

L'ami que je suis venu avec (avec lequel)

La patron que je travaillais pour (pour lequel)

Le français populaire, Pierre Guiraud, PUF, France.

Le français québécois

La langue est aussi un phénomène social, un système de communication à l'intérieur d'une communauté donnée. C'est la **sociolinguistique**. La langue, de ce point de vue, est composée du système lui-même (lexique, morphologie, phonologie, syntaxe), mais comprend également les jugements de valeurs portant sur les mots et sur la langue elle-même.

C'est à quoi je m'attacherai maintenant en mettant en relation les caractéristiques du FQ avec les liens sociologiques et historiques des Québécois, des Canadiens français.

La question est la suivante : pourquoi les Québécois ont-ils conservé ces formes non standard du français actuel et comment expliquer notre situation unique à l'intérieur de la francophonie?

Car la situation linguistique du Québec est unique à l'intérieur de la francophonie : le Québec est le seul endroit en dehors de l'Europe, où le français est la langue maternelle de la population.

Le français québécois

Un petit retour en arrière au premier temps de la Nouvelle-France : les dialectes et les variantes du F importés dans la nouvelle colonie :

1- Les dialectes :

Nos ancêtres provenaient de plusieurs régions de France;

- ils parlaient leur patois (dialectes différents du F)
- les patois ont été parlés en NF

3 principales pépinières :

Le nord-ouest : la Normandie et le Perche

L'ouest : le Poitou et les Charentes

L'île-de-France : Paris et sa banlieue

Le français québécois

2- Le français en NF

Qui parlaient le F parmi nos ancêtres?

- l'élite religieuse : évêques, curés, vicaires, etc.
- Les religieux : jésuites, récollets, etc.
- Les religieuses : Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeois, etc.
- Les dirigeants civils : gouverneur, intendant et tous ceux qui gravitent autour d'eux (secrétaires, scribes, conseillers), etc.
- Les commerçants voyageurs, découvreurs, etc.
- Les filles du Roi : (Marguerite L'Archambault)
- Tous les militaires (les soldats et leur chef comme Montcalm, Tracy)
- Tous les colons originaires de l'Île-de-France, de Paris et de sa banlieue.

En Nouvelle-France, 3 centres importants : Québec, Trois-Rivières et Montréal.

Les colons patoisants se trouvaient forcément en contact étroit avec le F.

Le F était la langue officielle, de communication, de prestige et langue COMMUNE.

Le français québécois

Le français importé en NF n'était pas homogène :

1-Le français de la cour

2-Le français populaire de Paris

3- Le français commun des villes portuaires, des commerçants (de bois, de fourrure, etc.)

En 1759, l'unification linguistique est réalisée autour du F :

C'est un fait marquant : unification linguistique de la NF est terminée en 1759 (avec substrats dialectaux).

En France :

-Unification très tardive du F (elle se réalisera à la fin du XIXe siècle et même au début du XXe siècle; voir l'action de Jules Ferry; les patois se parlaient encore au début du XXe siècle).

Sous la Révolution française (1789), l'abbé Grégoire a mené une enquête sur le l'usage du F : seulement 12% des Français comprenait ou s'exprimait en F.

Le français québécois

En 1759, la NF comptait environ 75000 habitants.

Au lendemain de la conquête, une grande partie de l'élite, des dirigeants, retourne en France (notamment ceux qui en avaient les moyens)!

La perception du F parlé en NF était très positive!

1760- 1960

De 1760 à 1960 : 2 siècles de séparation linguistique avec la France
Les Français qui demeurent dans la colonie s'installent dans la campagne .

En 1867, 85 % des Canadiens français vivaient à la campagne.

Suite à la conquête anglaise :

Période de conservatisme : maintenir la foi et la langue,

Les Canadiens français : peuple composé essentiellement de paysans,

Le niveau de scolarité devint anormalement bas.

Le français québécois

Très faible niveau de scolarité des CF suite à la Conquête anglaise.

Quelques données :

- En 1827, sur 87 000 signataires d'une pétition au gouverneur Dalhousie, 78 000 (soit 89,6%) ne signent que d'une croix.
- En 1842, le Dr Meilleur, surintendant (sic) de l'Éducation, évalue à 4,4 % le taux de fréquentation scolaire, soit 4935 enfants sur une population d'âge scolaire de 111 544 enfants, par rapport à une population globale d'environ 700 000 personnes.
- En 1855, on estime que les collèges classiques reçoivent 2350 élèves par rapport à une population masculine d'environ 300 000 personnes. La proportion de la population qui fréquente ces collèges est donc inférieure à 1 %, soit 0,79 %.
- Le taux de persévérance scolaire décroît très rapidement [...] en 1910, 82% de la population scolaire se retrouve dans les trois premières années... À l'autre extrémité, moins de 0,5% de la population scolaire poursuit ses études en 8^e année et au-delà.
- En 1927, la Commission d'enquête sur la situation des écoles catholiques de Montréal estime à 94 % le nombre des élèves qui quittent l'école en 6^e année. (Corbeil 1980 : 25).

Le français québécois

Non seulement l'instruction était peu répandue, mais de surcroît, l'enseignement du français était peu important. Et lorsque la scolarité est devenue obligatoire, on se rappellera, en effet, que le français venait au 3^e rang en terme de priorité, après l'enseignement de la religion et de l'hygiène :

Au premier rang, dans une école catholique, viennent les grandes vérités de la religion et les lois de la morale. Puis, les règles de l'hygiène; la langue maternelle, parlée d'abord puis lue et écrite; l'arithmétique élémentaire et quelques notions d'histoire et de géographie. (Vinette 1946 : 145)

Comme suite à ces constatations, on peut conclure que la langue des Canadiens français était surtout orale. Le niveau familial parlé a toujours caractérisé le français du Canada.

Le français québécois

Une des conséquences très importantes de la conquête anglaise : l'influence de la langue anglaise (les anglicismes). C'est **le facteur le plus marquant de l'histoire du FQ**

- Supériorité des Anglais; l'anglais est la langue fortement dominante au Q,
- Anglicismes de forme, de sens, calques, etc. = conséquence du statut supérieur de l'anglais,
- Au XIXe siècle : les Anglais possèdent la totalité du commerce de gros et les $\frac{3}{4}$ du commerce de détails,
- Langue de l'économie, du commerce, de l'industrie; dans tous les secteurs : politique (et tout l'appareil gouvernemental), juridique, affichage, etc.,
- Dans les usines : c'est la langue de travail : catalogues, modes d'emploi, notices, etc.,
- Dans les industries, les terminologies entières sont en anglais : électricité, métallurgie, textile, etc.,
- Le FQ est une langue traduite (souvent de mauvaise qualité, faute de traducteur compétent),

Malgré ces faits, pas de bilinguisme généralisé; influence lexicale seulement.

Avec l'industrialisation, les paysans deviennent des ouvriers.

Le français québécois

Le peuple CF :

- Peuple campagnard, pauvre, de paysans;
- Puis comme suite à l'urbanisation, devient – en partie – ouvrier dans les villes;
- Il forme un peuple économiquement sous-développé dont le niveau de vie est très bas;
- Très faible scolarisation.

L'élite CF :

- Reconnaissante envers les nouveaux maîtres anglophones de laisser la liberté de culte et de langue (évitant ainsi la Révolution française et ses conséquences néfastes);
- L'élite instruite constitue une infime partie de la population (autour de 1%);
- S'abreuve à une seule source : la France; les livres, manuels, etc. français sont importés tels quels;
- Se rattache à la France royale, catholique, classique...;
- En proclamant son appartenance à la « race » française, elle rehausse son prestige; on veut participer à la renommée mondiale de la France et de sa culture;
- Leur seul modèle à l'écrit : le français de France, importé tel quel; pratique un purisme linguistique parisien.

Le français québécois

Un grand écart entre le peuple et l'élite :

- L'écart entre la langue orale du peuple et celle de l'élite (notamment à l'écrit) s'accroît et devient considérable;
- Une opposition (un fossé) existe entre l'univers de l'élite (tourné vers la France) et celui du peuple (tourné vers le continent, le sol, le climat, etc.) d'ici.
- **Dans les années 1960**, les CF formaient un peuple économiquement sous-développé dont le niveau de vie était très bas au Canada;
- 1963 : Résultat de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (dite Commission Laurendeau-Dunton) :
 - Les Québécois francophones se situaient au 12e rang dans l'échelle des revenus au Canada,
 - Le revenu des Canadiens anglais dépassait de 20% celui des Canadiens français.

Le français québécois

La cause principale : la faible scolarisation des CF

Les CF, Québécois, sont les « nègres » d'Amérique...; ils sont nés pour un petit pain; ils sont des porteurs d'eau...

Pendant 2 siècles, très forte dépréciation, dévalorisation du FQ

Double infériorité, insécurité, linguistique :

- par rapport aux conquérants anglophones
- par rapport aux Français de France

En somme, pendant ces deux siècles, les CF ont vécu sous l'idéologie de conservation

Les formes *joual*, *jvas*, *une habit*, *frette*, *moué*, *parches*, *charcher*, etc. ne sont pas des formes déformées! du F, des formes mal parlées, mais elles sont simplement héritées de la langue de nos premiers colons qui parlaient le F populaire de Paris (relisez *Dom Juan* de Molière), des formes héritées des dialectes importés. La langue parlée avant celles des grammairiens, avant celle du travail d'émondage et de ciselage de la langue des Académiciens, de Vaugelas et de Malherbe.

Le français québécois

Puis ce fut la Révolution tranquille : à partir de 1960

Comme suite à cette Révolution, les Québécois et Québécoises se sont instruits (« Qui s'instruit, s'enrichit » lisait-on sur les panneaux publicitaires) :

- Il y a eu la création et le développement considérable d'universités (plus grand nombre de professeurs, de chercheurs, de cadres, etc.),
- Il y a eu la création du M. de l'Éducation et du M. de la Culture,
- Il y a eu la création des cégeps,
- L'État québécois a pris forme,
- En incluant les organismes publics et parapublics, l'appareil de l'État québécois est devenu une immense « société » dans laquelle une armée de fonctionnaires se sont mis à lire et à rédiger quantité de textes,
- Toute proportion gardée, la fonction publique du Québec est devenue l'une des plus importantes en Amérique du Nord,

Le français québécois

- Des réseaux publics dans l'éducation et les affaires sociales de l'État se sont constitués et sont devenus des appareils énormes qui comportent, entre autres, une classe considérable de dirigeants instruits.
- À cette masse de nouveaux instruits, se sont ajoutés de nombreux cadres francophones qui ont maintenant remplacé les dirigeants anglophones au niveau supérieur dans les entreprises et les industries (conséquence de l'application de la Charte de la langue française).

La classe dominante francophone est maintenant suffisamment instruite et nombreuse pour constituer une force et jouer un leadership culturel et linguistique au sein de la société québécoise. Il s'agit de la **nouvelle classe moyenne**, comme l'a appelée J.-D. Gendron.

Le français québécois

Le français standard d'ici

Cette nouvelle classe moyenne instruite a développé un modèle linguistique à mi-chemin entre le vieux modèle québécois archaïque (Maurice Duplessis) et le modèle franco-parisien (l'accent dit pointu).

Il s'est imposé à l'oral : c'est « l'accent radio-canadien » (des annonceurs de Radio-Canada à ses débuts : Henri Bergeron, René Lecavalier, Bernard Derome, etc.).

Il en est de même à l'écrit.

Sans que les Québécois en soient pleinement -toujours-conscients-, il s'est imposé **un français standard québécois** à l'écrit, un français québécois avec un vocabulaire proprement québécois qui reflète notre société, notre réalité politique, géographique, sociale, etc., notre représentation du monde à nous!

Le meilleur exemple est la féminisation des titres et des fonctions : très bref rappel historique.

Le français québécois

Un fait s'impose : il y a affirmation d'une « norme » québécoise, différente de celle de Paris (à l'Intérieur de la francophonie, seul le Québec est en mesure d'afficher une telle autonomie linguistique); cette norme n'est possible et réellement réalisée qu'au niveau lexical.

En effet, la structure de la langue (morphologie, syntaxe, phonologie) ne souffre d'aucun écart et ne saurait en souffrir aucun : nous parlons une seule et même langue, mais avec des mots et des sens parfois différents.

Dès 1977, les professeurs et professeures de français, réunis lors de leur congrès annuel, ont adopté une résolution définissant le français qui devait être enseigné dans les écoles. La résolution se lisait comme suit :

« Que la norme du français dans les écoles du Québec soit le français standard d'ici. Le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée que la majorité des Québécois francophones tendent à utiliser dans les situations de communication formelle. »

Le français québécois

D'une manière générale, le FQS correspond à l'usage légitime du français au Québec; c'est le bon français du Q.

Il diffère du F de France en ce qu'il présente un mot, une forme, un sens, une connotation, un genre, un référent, non attestés ou attestés différemment en français de référence (français de référence renvoie au français décrit dans les différents dictionnaires de France).

Qui parle, qui écrit ce FQS?

Il se retrouve principalement dans les textes officiels, les textes publics de haut niveau. Il se retrouve chez nos meilleurs écrivains, auteurs littéraires, journalistes, essayistes, rédacteurs de textes soignés, etc.

Cependant, pour plusieurs ce bon français d'ici n'existerait pas, pour la simple raison qu'il ne serait pas décrit!

Le français québécois

Or, maintenant, ce FQS est bel et bien décrit. Il se retrouve dans un dictionnaire.

Je vous rappelle brièvement le rôle d'un dictionnaire dans une société.

C'est l'outil langagier le plus répandu dans une société : écoles (du primaire à l'université), chez les professionnels de la langue, les enseignants de tout niveau, les écrivains et journalistes, le personnel de bureau, etc. Tous ceux qui ont à écrire (la plupart des personnes maintenant dans nos sociétés modernes) ont un dictionnaire sur leur bureau, près d'eux.

Le dictionnaire ne sert pas qu'à vérifier l'orthographe ou le sens d'un mot.

Le dictionnaire, que consulte l'ensemble des membres d'une communauté linguistique est un **objet d'identification** et **d'unification** pour tous les membres d'une communauté. En effet, tous les membres de cette communauté peuvent trouver des références ou des renvois à **leur univers** (culturel, géographique, historique, politique, etc.) grâce à des citations de leurs écrivains et à des exemples de leur environnement culturel.

D'un point de vue sociologique, le dictionnaire se révèle un **instrument de cohésion sociale** (il est un élément de **référence commune**) chacun peut s'y reconnaître) et de **sécurité linguistique**.

Le français québécois

OR depuis 2011, ce dictionnaire existe; il s'appelle **USITO**

C'est un dictionnaire informatisé qui se retrouve sur Internet seulement.

Très bref historique de ce dictionnaire :

Les coauteurs sont Hélène Cajolet-Laganière, moi-même et Chantal-Édith Masson pour toute la partie informatique.

Le travail proprement dit a commencé officiellement en 2001 (grâce à des subventions importantes du gouvernement québécois, mais aussi d'autres sources financières comme le CRD de l'Estrie, Desjardins, etc.).

Nous avons constitué un important groupe de recherche multiuniversitaire (le groupe FRANQUS) avec des collaborateurs des Université de Montréal, de l'UQAM, de McGill, de l'Université Laval, etc., même avec la participation de spécialistes européens, notamment du *Trésor de la langue française* de Nancy (entente avec eux), et les auteurs du Robert (Alain Rey et Josette Rey-Debove), etc. L'OFL a aussi collaboré avec nous, notamment pour les anglicismes et les formes critiquées.

Le français québécois

La BDTS : un corpus de textes québécois

Notre base documentaire : BDTS (Banque de données textuelles de Sherbrooke (au départ : Normand Beauchemin, Michel Théoret et moi-même))

Début : 1977 (*Les Fées ont soif*)!

52 millions de mots

15 000 textes différents

5 grandes catégories de textes :

- journalistiques
- littéraires (225 textes sélectionnés par des spécialistes : Antoine Sirois, Joseph Bonenfant, Jean Royer et autres)
- didactiques
- spécialisés (techniques, sociopolitiques, administratifs...)
- oraux

Nécessaires pour établir la nomenclature du dictionnaire, choisir les citations littéraires de nos meilleurs auteurs et exemplifier le mot avec ses contextes les plus courants ici, ses collocations les plus fréquentes.

Le français québécois

USITO est un dictionnaire **complet** de la langue française

Tous les mots y sont décrits (ce n'est pas le cas du *Multidictionnaire* qui est un dictionnaire des difficultés (des fautes) du français québécois.

Il comprend : l'étymologie, la prononciation, la conjugaison des verbes au complet, la Nouvelle orthographe pour tous les mots touchés par ces rectifications orthographiques (tous les verbes conjugués dans les 2 orthographe). Il comprend les mots, les sens, les emplois caractéristiques du FQ, mais également ceux du FR, du F de France.

Important : il veut faire le pont entre le F d'ici et le français en usage en France et ailleurs dans la francophonie; USITO renvoie aux mots et sens de la francophonie; Exemple : *achigan* (avec un renvoi à *black-bass* en usage en France). La description principale est au mot québécois, mais avec un renvoi au mot francophone. Loin de faire du séparatisme linguistique, au contraire, il établit la liaison systématique entre les Québécois et les autres francophones.

La langue française au Québec

« Toute langue identifie le peuple qui la parle.
Elle est de plus
la représentation du monde
et de l'univers que chaque culture a élaborée ...
À l'instar d'autres communautés linguistiques,
les Québécoises et les Québécois doivent
posséder une langue de qualité. Mais ils doivent
surtout être fiers de leur langue. »

Pierre Maréchal
Hélène Caplet Lagimodière
La français québécois
Institut québécois de recherche sur la culture, 1996



Le Devoir, le jeudi 20 mars 1997

Le français québécois

USITO